

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 149 (2004)
Heft: 5

Artikel: L'art de la manœuvre. Partie 2
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346379>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'art de la manœuvre (2)

Les manœuvres de base à la guerre ont toujours été les mêmes depuis les origines. Stratégie, art opérationnel et tactique puisent aux mêmes schémas. La masse, la technique et les circonstances y greffent des variantes qui s'enchaînent. La défaite survient quand les possibilités de manœuvre se réduisent, alors que l'adversaire multiplie les siennes. Le plus fort n'est pas toujours le plus puissant. La manœuvre fait la différence. Son but est de créer un avantage¹.

■ Philippe Richardot

La manœuvre de déception

Leurrer l'adversaire est le type même de la manœuvre préparatoire. La déception a deux principes: montrer une intention fausse (faux bruit/leurre), ne montrer aucune intention (silence/camouflage). A part ces deux principes, il n'y a pas de figure géométrique-type, c'est l'univers des stratagèmes.

Montrer une intention fausse consiste à afficher une volonté de négociation, disposer des leures, faire une manœuvre ou une attaque de diversion, simuler la faiblesse. A la bataille de Gergovie (52 avant le Christ), on voit un double stratagème de déception: les femmes des Gaulois assiégés supplient les Romains de leur faire grâce (fausse négociation), César fait monter des valets éduens casqués sur des mulets pour donner l'impression d'avoir le renfort d'une nombreuse cavalerie (leurre). La ruse des Gaulois réussit, les Romains s'arrêtent et sont alors en-

veloppés par une attaque-surprise; celle de César se retourne contre lui, car les Romains avancés devant Gergovie prennent les valets éduens pour des ennemis.

La fausse activité est un leurre actif. En prévision du débarquement en Normandie, une armée-leurre est mise en place face au Pas-de-Calais, commandée par Patton, le plus offensif des généraux anglo-américains. Le leurre passif devient une industrie pendant la Grande Guerre: faux arbres mais vrais périscope, faux canons, faux rails abondent. Il est même envisagé de faire contre l'aviation un faux Paris nocturne avec des milliers d'ampoules simulant les grandes artères. Dans *Vers l'Armée de métier*, le général de Gaulle préconise la création d'unités de leurrage, concept que les Soviétiques développent sous le nom de *Maskiroska*, et qui sera appliqué par les Irakiens et les Serbes face à l'aviation américaine.

La diversion (manœuvre ou attaque) est le moyen le plus efficace de montrer une intention fausse. Le livre chinois des 36

Stratagèmes le résume par la formule: «Un coup faux, un coup faux, un coup vrai». Pendant les campagnes de bombardement stratégique sur l'Allemagne (1943-1945), les escadres anglo-américaines font plusieurs fois mine de piquer vers un objectif puis changent de route; pendant ce temps, les «écrans Mandrel» de guerre électronique brouillent les radars allemands. En 1941, Leclerc, alors qu'il opère à partir du Tchad contre la Libye italienne, frappe un coup simulé très au Nord pour y attirer les renforts, puis porte le véritable coup au Sud. Une autre forme d'attaque de diversion consiste à donner l'illusion du nombre, à simuler la force, comme à Koufra. En cédant du terrain, en restant enfermé ou, au contraire, en acceptant de perdre des combats mineurs, on simule la faiblesse. Conduire le poursuivant dans un piège par une retraite simulée est souvent évoqué dans les stratagèmes antiques et médiévaux.

Ne montrer aucune intention est l'autre forme de la déception. C'est le principe du camouflage qui s'applique au person-

¹ Première partie, voir RMS, avril 2004.

nel comme au matériel. A grande comme à petite échelle, un masque géographique peut être utilisé, comme la vallée de la Shenandoa pratiquée par les armées américaines sudistes pour frapper le Nord sans être vues (1862 et 1863). L'immensité de l'océan et une route déserte au Nord sont les masques utilisés par le groupe d'attaque aéronaval contre Pearl Harbor le 7 décembre 1941; parallèlement, une fausse négociation a été menée par les diplomates nippons. La discrétion dans les préparatifs est la clé d'une attaque-surprise comme l'offensive des Ardennes lancée par les Allemands en décembre 1944. Masquage géographique et discrétion sont les deux règles de l'embuscade.

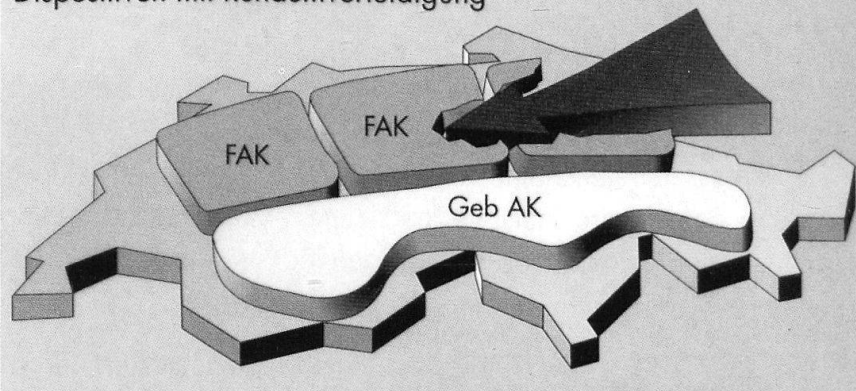
Esquive: du décrochage à la retraite

Quand elle n'est pas un leurre, l'esquive s'avère le type achevé de la manœuvre dilatoire. Son but est de céder de l'espace contre du temps. Sur le terrain, c'est un refus de l'engagement quand l'adversaire est trop fort ou menace de déborder. Conduire une retraite n'est pas évident. La rapidité d'exécution exige parfois l'abandon d'hommes (blessés) et de matériels. Elle risque de désorganiser et de démoraliser l'armée qui l'effectue. Une retraite implique souvent une érosion rapide des effectifs.

A Leipzig (1813), Napoléon se retire du champ de bataille avec 127000 hommes; quinze jours plus tard, il retransverse le Rhin avec 45000 hommes seulement. Lors des 369 jours la

Konzeption 66

Abnützung in flächendeckenden Dispositiven mit Rundumverteidigung



L'Armée suisse 61 était prévue pour une défense dès la frontière et dans la profondeur.

Longue Marche entreprise par Mao sur 12000 kilomètres entre 1934 et 1935, ses partisans fondent de 100000 à 7000. L'érosion est encore accélérée quand le poursuivant peut agir dans la profondeur avec des troupes mobiles ou l'arme aérienne.

Les fleuves et la mer jouent un rôle fondamental dans les retraites. La force en recul coupe les ponts derrière elle, tandis que celle qui avance essaie de lui couper la retraite. A la Bérézina (1812), seuls deux ponts de fortune bâtis dans l'eau glacée permettent à la Grande Armée de fuir les Russes. La mer a toujours aidé les retraites terrestres appuyées par une flotte, que ce soient les 10000 mercenaires grecs de Xénophon (401 avant le Christ) ou les Anglais à Dunkerque (1940).

Un écran facilite la retraite. Cet écran peut prendre plusieurs formes: masquage, fixation. Le masquage varie selon l'ampleur de la manœuvre et la technologie, mais reste fondamentalement le même. Le

brouillard naturel, le rideau de fumée, l'écran de fumigènes ou la nuit masquent aux yeux de l'ennemi le décrochage en cours. Ces méthodes s'assimilent au leurrage.

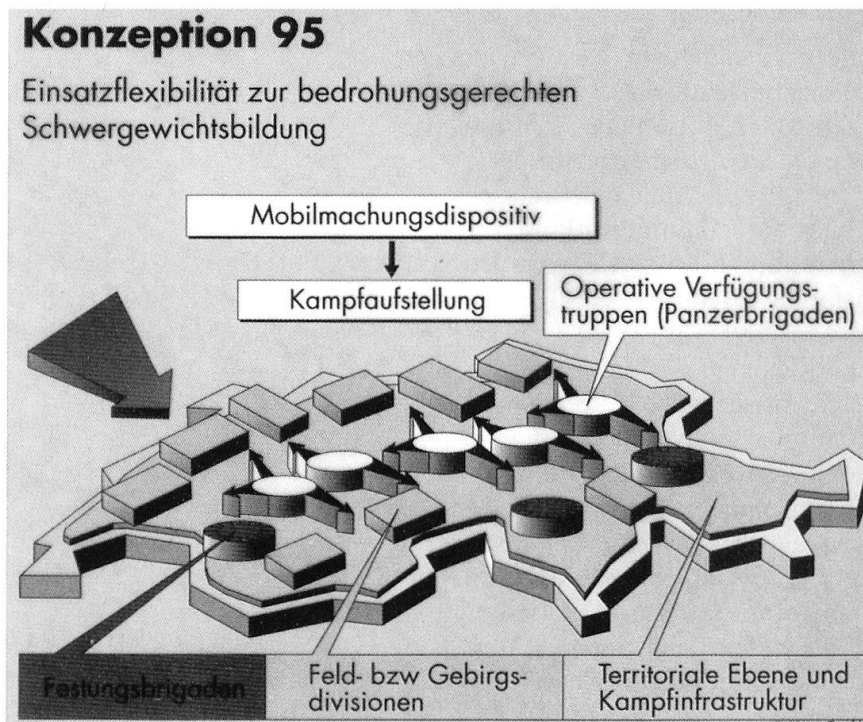
La fixation emploie la force. Un tir d'artillerie ou un harcèlement aérien peuvent retarder la poursuite adverse avec toute l'ubiquité et la réversibilité souhaitables. Parfois, le sacrifice d'une arrière-garde retardatrice permet au gros des troupes de s'échapper. On échange des forces contre du temps: la Garde impériale à Waterloo, les légionnaires du capitaine Danjou à Camerone (1863) ou le fusil-mitrailleur qui couvre l'escouade en décrochage. Quand la force est prise au piège, une percée d'évasion s'impose. Les Allemands connaissent plusieurs fois ce cas dans les batailles de «chaudron»: à Kharkov (1943), à Falaise et à Tcherkassy (1944). Percée d'évasion toujours, lors de l'offensive menée par Rommel contre Tobrouk (1941), quand sa force blindée est un moment encerclée. Une force

de dégagement extérieure peut être employée. La retraite débouche sur une position forte qui permet d'attendre l'ennemi ou de reprendre l'offensive. Le risque est l'enfermement dans une position forte. C'est le choix du général Bazaine à Metz avant de capituler (1870). L'esquive n'est jamais une fin en soi.

Les combinaisons de défense: en avant ou en profondeur

La défense utilise les cinq figures de combat dans deux configurations: en avant ou en profondeur. La défense en avant statique a pour modèle achevé la Muraille de Chine, le *limes* romain, les forteresses de Vauban, ou la Ligne Maginot. Dans ces cas, des fortifications matérialisent et défendent la frontière, en continu ou en discontinu. Une armée des frontières y demeure en permanence, appuyée ou non par une armée de manœuvre venue de l'arrière. A cause de l'absence ou de la déshérence de fortification linéaire, une armée se porte aux frontières menacées pour la bataille décisive: Bouvines, Denain, Sedan...

L'équivalent tactique est la ligne de pied ferme qui caractérise l'infanterie britannique à Hastings (1066), Azincourt (1415), Talavera (1809), Waterloo (1815). Elle s'appuie sur une hauteur, des flancs boisés, derrière un chemin creux; elle reçoit et désorganise le choc. Du milieu du XIX^e siècle à l'invention du blindé, grâce au fusil, c'est la tactique d'infanterie la plus efficace. Ainsi comprise, la défense en avant reproduit la



L'Armée suisse 95: combinaison de la défense en avant et dans la profondeur.

figure du barrage avec la devise de la Ligne Maginot «On ne passe pas».

La défense en avant peut aussi se faire en territoire ennemi. C'est la stratégie du Haut-Empire romain que d'opérer chez les Barbares à partir de la ligne d'opérations formée par le *limes*. La République française, agressive puis menacée entre 1792 et 1800, porte le combat au-delà de ses frontières, tendance qu'accentue Napoléon jusqu'à ses limites opérationnelles en Russie (1812). La tactique du choc, de l'ordre profond se joint à une volonté offensive, y compris dans la défense. C'est toujours le style français en 1914 avec l'application du Plan XVII, avec l'offensive en Alsace-Lorraine et les charges impétueuses à la baïonnette.

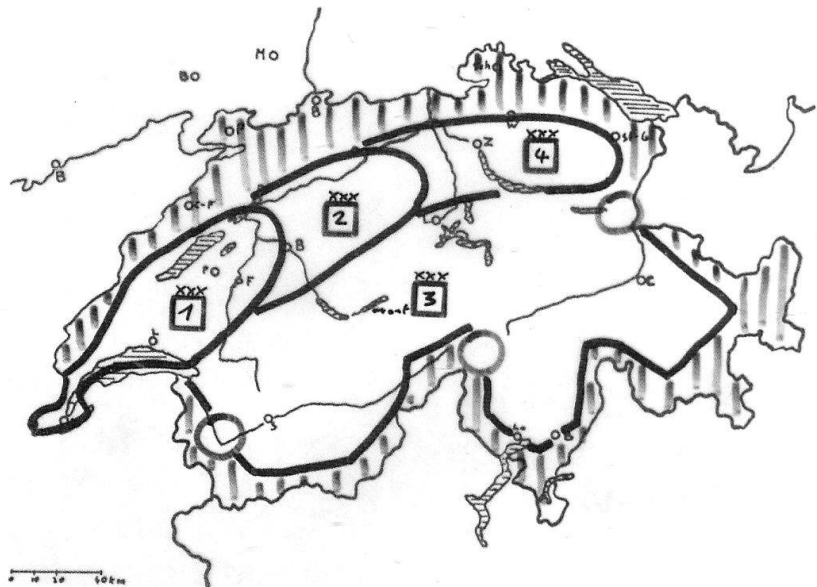
La stratégie américaine depuis le XX^e siècle relève de la

défense en avant offensive. Le concept opérationnel de l'OTAN des années 1980 est la contre-attaque: FOFA (*Fighting on Following Advance*). Il est appuyé par un *deep strike* aérien qui paralyse en profondeur le ravitaillement en carburant des forces communistes. Il associe choc frontal et enveloppement. L'attaque préventive est la forme la plus achevée de la défense en avant offensive, par exemple Pearl Harbor et l'attaque des Philippines (1941). L'intention de la défense en avant est de ne pas céder de terrain à l'ennemi.

La défense en profondeur sacrifie délibérément du terrain à l'ennemi. Ses motifs sont divers: les forces ne sont pas encore réunies, il n'y a pas assez de forces pour garnir tout le front, on évite le combat pour durer, on cherche à attirer l'ennemi sur un terrain favorable, à épuiser, voire à couper sa logistique, à l'user par la guérilla.

Il y a trois types de défense en profondeur: le barrage, la défense élastique, le réseau. Le barrage en profondeur oppose une armée d'interposition à l'envahisseur qui a étiré ses lignes de communications sur un terrain hostile. Ce sont les batailles de Valmy (1792) et de la Moskova (1812) où l'on attend l'ennemi à l'intérieur. Dans le cas russe, on cède de l'espace contre du temps par la stratégie de la terre brûlée ou du vide. L'épuisement logistique de l'envahisseur joue sur la distance, le «Général Hiver» en transforme la retraite en déroute. La défense élastique est l'art de la contre-attaque, donc de la surprise. Elle obéit à trois schémas: le retour de force, la position centrale, le système du «bouclier» (ligne de front) et de «l'épée» (réserve). Le retour de force intervient après que la ligne de front ait reculé à la suite de combats malheureux. Rétablie, la force en retraite essaie de reprendre l'initiative et le terrain perdu. C'est un modèle courant dans les grandes guerres du XX^e siècle avec leurs fronts continus.

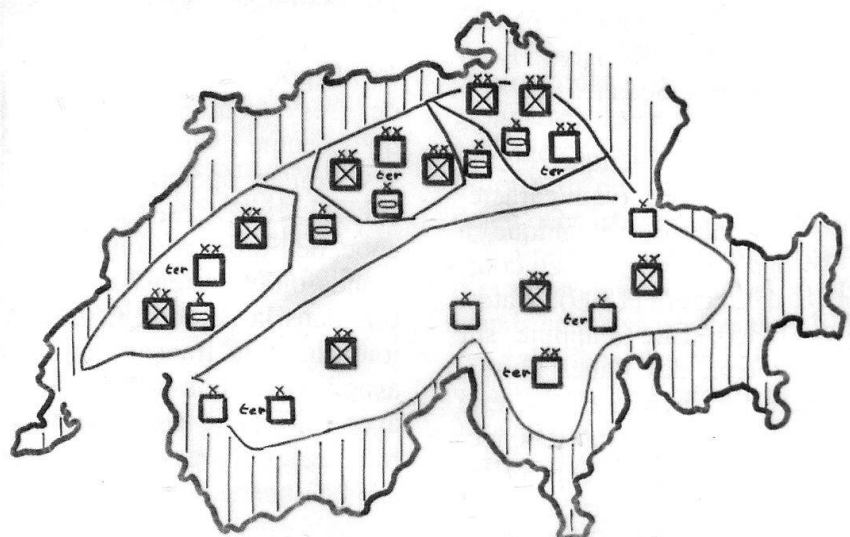
La contre-offensive lancée par Joffre lors de la bataille de la Marne (1914) oblige les Allemands à la retraite et dégage Paris menacée. Pendant les hivers 1941 et 1943, à Moscou et à Stalingrad, les Soviétiques passent du rôle d'agressés à celui d'attaquants et reprennent l'initiative. Dans leur retraite stratégique générale opérée après Stalingrad, les Allemands lancent la bataille de Koursk (1943), comme les offensives des Ardennes et du lac Balaton (1944-1945) mais ne reprennent pas l'initiative.



L'Armée suisse 61: des brigades frontière pour permettre la mise en place des Grandes Unités de campagne et de montagne peu mobiles.

La défense élastique en position centrale se pratique quand l'ennemi débouche de plusieurs côtés. Axé sur Paris, c'est ce que Napoléon met en œuvre, face aux armées alliées, pendant la campagne de France de 1814. Clausewitz y voit des «batailles de ricochet», car l'Empereur remporte des succès sur des forces encore séparées, mais ne

desserre pas l'étau et ses maréchaux le trahissent finalement. L'encercllement n'est pas un gage absolu de victoire, comme le démontre la victoire des Rouges pendant la guerre civile russe (1918-1921). La défense élastique associe le «bouclier» qui observe, fixe, use, infléchit l'attaquant tandis que «l'épée» porte le coup d'arrêt.

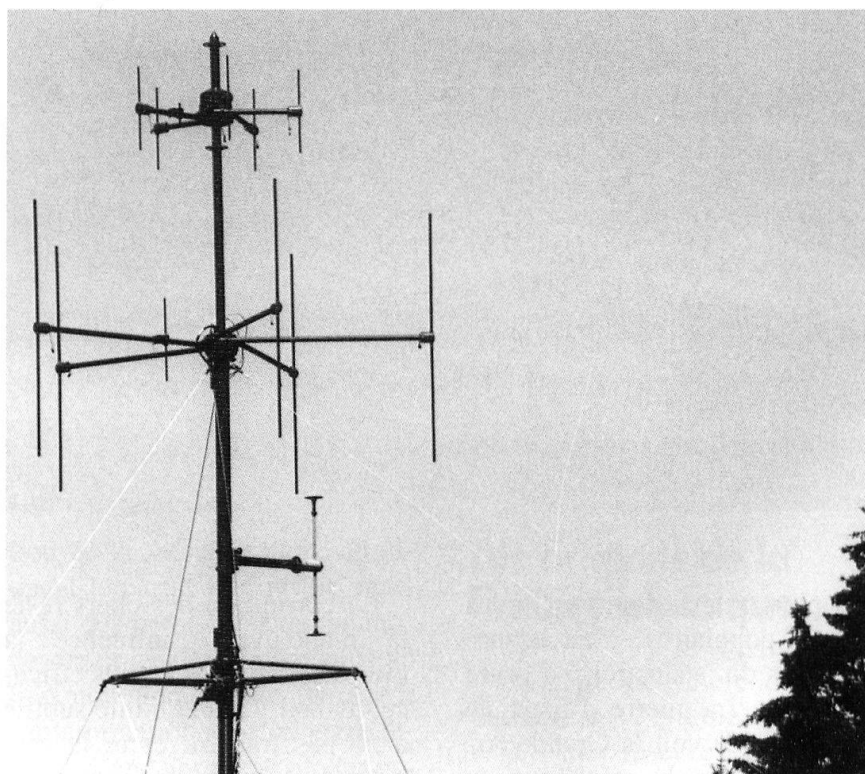


L'Armée suisse 95: des Grandes Unités de campagne et de montagne plus mobiles, mais sans la couverture des brigades frontière.

C'est la stratégie défensive du Bas-Empire romain au IV^e siècle. Des gardes-frontière bloquent les infiltrations mineures et donnent l'alerte. Une armée de manœuvre intercepte les invasions majeures qui ont pénétré de 100 à 300 km en territoire romain. A long terme, même en cas de victoires répétées, cette stratégie a un vice en cas d'agressions renouvelées: les territoires périphériques sont ruinés et la sécurité diminue. La défense élastique offre des exemples contrastés de réussite ou d'échec. Le «bouclier» peut être une avant-garde retardatrice dont le sacrifice devient un mythe historique. Les Spartiates aux Thermopyles (380 avant le Christ), les Texans à Fort Alamo (1836) fixent les Perses dans un défilé, les Mexicains dans un siège, pour donner le temps à une armée principale de se former dans la profondeur.

Au milieu de l'année 1943, pour défendre le saillant de Kursk les Soviétiques adoptent le mode opérationnel du «bouclier» (*Pakfronts* antichars) et de «l'épée» (contre-attaques blindées). Les Allemands ne parviennent pas à réduire le saillant et perdent 40% de la *Panzerwaffe* sur les positions préparées soviétiques.

La défense en réseau s'appuie sur un maillage de fortifications, de compllicités ou de sanctuaires. C'est la guerre médiévale et moderne où le siège représente plus des trois quarts des combats. C'est aussi la guérilla qui utilise le harcèlement avec l'usure comme objectif principal. Pour ses opérations, son renseignement et son ravitaillement, le harcèlement dé-



Une des antennes du système d'exploration électronique suisse, capable de localiser toute émission électro-magnétique.

fensif dispose d'un réseau de compllicités (cercle extérieur). Quand les opérations montent en intensité et que la riposte devient efficace, un sanctuaire (cercle intérieur) s'impose pour protéger les forces.

La stratégie géodésique, liée à la conquête de l'espace proche, renouvelle le concept de réseau défensif. Le projet américain «Initiative de défense stratégique» (1983), repris sous le nom de «Défense Missile» (1991) doit établir un réseau terrestre et orbital de détection et de destruction des missiles intercontinentaux adverses. La mise en oeuvre de lasers orbitaux développera à terme une artillerie spatiale capable de frapper partout dans le monde, même à des fins d'attaque. Il n'y a pas de défensive absolue.

Les manœuvres d'influence

La manœuvre la plus achevée est celle qui réussit sans combat, par un dispositif menaçant, à briser la volonté de combat adverse; elle relève de la dissuasion. C'est l'exemple de la reddition de l'armée du général Mack encerclé à Ulm par Napoléon (1805). A une échelle stratégique ou politique, la dissuasion nucléaire a empêché la guerre froide de se transformer en une Troisième Guerre mondiale. Il s'agit là du meilleur exemple de dissuasion défensive. Face à un adversaire qui pense «la liberté ou la mort», la dissuasion produit l'effet inverse à celui souhaité. Dans le cadre d'une guérilla, le but est de retirer les motifs conflictuels

Déterminants de la manœuvre

Principes	Effets
Secret:	retarde, brouille la réaction ennemie
Conception:	économise les forces, prévoit l'ennemi
Exécution:	dynamique, réversible
Réaction ennemie:	aléatoire

les plus criants pour retirer les appuis populaires: c'est la manœuvre de séduction, d'ordre politique. La guerre d'Espagne (1808-1813) voit la Grande Armée s'enliser, la campagne de 1823 voit les troupes françaises des Bourbons écraser les libéraux espagnols sans rencontrer de guérilla.

La solution est d'ordre politique: d'un côté invasion révolutionnaire, de l'autre soutien désintéressé au pouvoir légitime, attitude correcte envers les civils (achats à bon prix des subsistance). L'argent est le plus sûr appui de la manœuvre de séduction. Le paiement d'un tribut était un moyen fréquent au Bas-Empire romain et sous l'Empire byzantin pour obtenir le retrait, sinon la passivité provisoire des Barbares. Pendant la Renaissance, l'achat des mercenaires adverses, très rare en fait, était un moyen efficace de séduction et d'économie de forces.

La corruption des chefs reste la manœuvre d'influence la moins coûteuse et la plus efficace, mais il y a une limite subtile à ne pas franchir entre la corruption et le chantage, toujours susceptible de se renouveler et qui renforce l'adversaire. La dissuasion fait monter les enjeux jusqu'à l'intolérable, la séduction les fait disparaître.

Résultat final

Les manœuvres sont des moyens, non des règles. La même manœuvre réussit dans un cas, échoue dans un autre. Il est deux pourtant grandes règles. Le secret opérationnel demeure une règle. Une manœuvre comprise par l'adversaire avant son exécution a de fortes chances d'être contrée. Le Romain Végèce écrivait dans son *De Re Militari*: «Ce qui a été utilisé n'a plus de valeur». Hormis la dissuasion, un dispositif ne doit pas révéler une intention véri-

table. Masqué, il laisse plusieurs interprétations ou aucune. La deuxième règle est de ne pas faire le jeu de l'ennemi: il s'agit de contourner ses avantages. David refuse de combattre en armure au corps à corps à la manière du géant Goliath et préfère la fronde. Ces deux règles relèvent de la conception d'une manœuvre.

La conception n'est pas une vue théorique mais une analyse renseignée et à jour. Le «coup d'œil», évoqué par Napoléon, lui permet de saisir les opportunités et d'anticiper sur l'ennemi. Une bonne conception obtient la supériorité de forces sur le centre de gravité ennemi (principe d'économie de forces). Il y a parfois un fossé entre conception et exécution: Napoléon I apprend à ses dépens à Waterloo où Grouchy n'a pas exécuté l'ordre d'interdire l'arrivée-surprise des Prussiens. L'exécutant doit recevoir, comprendre, admettre, voire adapter l'ordre reçu. L'exécution efficace joue sur la dynamique densité/vitesse: elle crée ou exploite la surprise. Réversible, elle s'adapte aux changements de circonstances; plus encore que la conception elle est opportuniste. Pour finir, il n'est jamais dit que l'ennemi réagira comme prévu. C'est la nature du combat que d'inventer ses propres règles.

P. R.